

avant tout effet de sens et effet de rythme. Faye n'est pas soumis aux mêmes urgences que Brecht; pourtant la nécessité d'une critique du langage du pouvoir s'affirme plus que jamais: malgré la défaite des Etats totalitaires lors de la deuxième guerre mondiale, l'Etat total n'a disparu ni comme réalité sociale ni comme discours¹⁾; cette nécessité est encore renforcée par le développement de l'ensemble des moyens de circulation du langage allant de pair avec le renforcement et la centralisation de leur contrôle. Il faudrait certes remarquer que les passages cités de Brecht font partie chez lui d'une réflexion critique plus générale portant, non pas tant sur la question de l'histoire et de la narration comme chez Faye, mais plutôt sur le théâtre. Mais ce qui nous importe ici, c'est de retrouver, à quarante ans d'écart, chez deux écrivains, les mêmes interrogations: comment, en tant qu'écrivain ayant reconnu la place du langage dans le fonctionnement social et le rôle qu'il joue dans l'établissement des rapports de pouvoir, peuvent-ils prendre une part active dans les luttes de classes? Brecht, pragmatiquement, esquisse une analyse du discours politique, visant déjà à se doter d'une arme contre le discours du pouvoir destructeur. Son analyse revient à s'interroger sur les effets-lecture, c'est-à-dire sur le fait que lire (ou entendre) un discours, ce n'est pas, dans les conditions de la vie réelle, décoder les significations que le locuteur y a mises; ce n'est pas simplement recourir à un code linguistique, fixe et homogène pour une communauté donnée; c'est plutôt décoder (si l'on veut maintenir ce terme) les effets de sens et de rythme, ne renvoyant les significations à un code linguistique qu'en tant que celui-ci est lui-même articulé sur des positions de classes et des rapports de pouvoir. Dans ce cadre, les phénomènes de désignation et de référence lui apparaissent comme essentiels.

Le projet d'une critique de l'économie narrative est évidemment beaucoup plus large et ambitieux, comme nous l'avons

1) La déclaration du général Pinochet (décembre 1976), affirmant la possibilité de réaliser au Chili une "démocratie totalitaire" exemplaire pour les pays occidentaux, en est un exemple.

vu¹⁾, et nous aimerions ici en délimiter si possible les contours par une confrontation rapide avec d'autres démarches.

Sociologie des langages ou sémiologie

En racontant la circulation des différentes versions qui constituent l'histoire, Faye se propose plusieurs objectifs: il s'agit, dans une démarche qui se veut empirique:

1. de renouveler la problématique de l'histoire en montrant que celle-ci est centrale par ses incidences sur les événements du vingtième siècle, dans la mesure où elle articule une critique de l'économie et une critique du langage;
2. de poser des prolégomènes à une théorie de la connaissance en explorant les fondements historiques du vrai et du faux dans la narration;
3. d'élargir les fondements de la théorie révolutionnaire marxiste en y intégrant une critique du langage comme phénomène social et historique.

Est-il possible d'articuler critique de l'économie et critique du langage? Rappelons que plusieurs propositions théoriques ont déjà été faites dans ce sens. Ainsi J.J. Goux a cherché à montrer que la critique de l'économie a été faite par Marx à travers l'analyse du travail comme valeur d'échange, c'est-à-dire à travers des formes qui occultaient le travail comme dépense, mais qu'il avait délibérément laissé de côté l'analyse de ce dernier aspect du travail, tout en affirmant la nécessité d'une telle analyse. Et c'est précisément ce dernier aspect qu'il s'agit, selon Goux, de développer pour fonder une critique du langage:

La méconnaissance de la valeur d'usage des signes n'est donc pas autre chose que l'occultation de leur valeur productive... Sur la base de cette opposition, empruntée à l'économie politique, entre valeur d'usage et valeur d'échange, nous pouvons donc faire un départ essentiel, impliquant tout le champ du langage et de l'écriture, départ qui devra prouver la pertinence par les prolongements et les rapprochements qu'il semble pouvoir permettre avec l'ins-

1) Cf. note 1, page 2.1

tance de l'économie¹⁾.

C'est à un autre niveau que se situe la sociologie des langages. Avant de chercher à innover dans la théorie marxiste, en produisant de nouveaux concepts rendant compte du langage comme travail, il semble nécessaire de se placer du point de vue où Marx lui-même s'est placé quand il a entrepris la critique de l'économie: c'est à partir d'une analyse des formes prises par le travail et de leur transformation successive à travers leur circulation qu'il est possible d'opérer cette critique. De même c'est à travers l'exploration des transformations de formes des langages (le change) qu'on peut envisager une critique ultérieure du langage lui-même. La critique de la raison narrative s'oppose donc d'emblée à toute entreprise visant à élaborer a priori une théorie sémiologique:

Plutôt que de s'associer à la prétention de fonder des sciences miraculeuses, mieux vaut se limiter à constituer, sur la base d'une sociologie des langages, une simple critique. (2)

La distance qui sépare ce projet critique du projet sémiologique nous semble bien illustrée par un texte récent de Roland Barthes qui, s'il ne représente pas à lui seul les recherches sémiologiques, nous fournit tout de même un bon exemple de l'évolution qu'a pu prendre le projet sémiologique en France.

Dans sa leçon inaugurale au Collège de France³⁾, Roland Barthes retrace l'évolution que la sémiologie, sa sémiologie, a connu depuis que, dans les années cinquante, il en a conçu le projet. Projet "passionnel" et politique au départ: il lui a semblé qu'une science des signes pouvait activer la critique sociale et que Sartre, Brecht, Saussure pouvaient se rejoindre dans ce projet. Il est intéressant de noter que ce projet prenait racine dans une réflexion sur

1) J.J. GOUX, "Marx et l'inscription du travail". Tel Quel: Théorie d'ensemble. Paris, Seuil, 1968, pp. 188-211.

2) J.P. FAYE, Théorie du récit. Introduction aux Langages Totalitaires. Paris, Hermann, 1972, p. 41.

3) Nous citons ce texte -non encore publié- d'après la transcription qu'en a donné le Monde, 9-10 janvier 1977.

Brecht :

Il s'agissait en somme de comprendre (ou de décrire) comment une société produit des stéréotypes, c'est-à-dire des combles d'artifices, qu'elle consomme ensuite comme des sens innés, c'est-à-dire des combles de nature. La sémiologie, (ma sémiologie du moins) est née d'une intolérance à ce mélange de mauvaise foi et de bonne conscience qui caractérise la moralité générale, et que Brecht a appelé, en s'y attaquant, le grand usage. La langue travaillée par le pouvoir; tel a été l'objet de cette première sémiologie. (Le Monde, 9-10 janvier 1977).

Ce regard porté aujourd'hui par Barthes sur les origines de sa démarche nous révèle bien son ambiguïté initiale, même si on ne peut que reconnaître en lui un initiateur d'une démarche critique sur le langage. L'ambiguïté est double: on la trouve à notre sens dans l'idée qu'une science des signes puisse par elle-même activer la critique sociale. C'est donner à la Science et aux intellectuels qui la font une importance qu'ils n'ont sans doute pas en tant que tels; on la trouve aussi dans le flou qui entoure ce que Barthes appelle la "moralité générale". Brecht quant à lui ne s'embarrasse pas de précautions scientifiques pour s'attaquer aux stéréotypes du langage qu'il dénonce. Les moyens théoriques lui font défaut, mais il compense largement cette absence par une position politique nettement marquée: ce que recouvre les stéréotypes du langage de Hess et du pouvoir nazi ce n'est pas simplement la mauvaise foi mêlée de bonne conscience, ce sont des positions de classes et des rapports de pouvoir entre les classes. Le projet sémiologique peut bien s'affirmer comme politique; s'il ne s'ancre pas dans la réalité des classes sociales en lutte, il reste enfermé dans l'alternative d'un travail purement théorique ou d'une dérive qu'illustre bien l'évolution suivie par Barthes. En effet, celui-ci décrit l'évolution ultérieure de sa sémiologie dans les termes suivants:

La sémiologie s'est ensuite déplacée, elle s'est colorée différemment, tout en gardant le même objet, politique, car il n'y en a pas d'autre. Ce déplacement s'est fait parce que la société intellectuelle (nous soulignons) a changé, ne serait-ce qu'à travers la rupture de mai 1968. D'une part, des travaux contemporains ont modifié et modifient l'image critique du sujet social. D'autre part, il est apparu que, dans la mesure où les appareils de contestation se multiplient, le pouvoir lui-même comme catégorie discursive (nous soulignons), se divisait, s'étendait comme une eau qui court partout, chaque groupe oppositionnel devenant à son tour et à sa manière un groupe de pression et entonnant en son

propre nom le discours même du pouvoir, le discours universel; une sorte d'excitation morale a saisi les corps politiques, et lors même que l'on revendiquait en faveur de la jouissance, c'était sur un ton comminatoire. On a vu ainsi la plupart des libérations postulées, celles de la société, de la culture, de l'art, de la sexualité, s'énoncer sous les espèces d'un discours de pouvoir: on se glorifie de faire apparaître ce qui avait été écrasé, sans voir ce que, par là, on écrasait ailleurs. (Le Monde, 9-10 janvier 1977).

Où conduit cette évolution? Barthes répond à une critique du pouvoir, ou plus exactement des pouvoirs, et à une exaltation du plaisir. Critique du pouvoir, tout d'abord, que la sémiologie, élargissant sa science du signe pour y englober tous les échanges sociaux, repère partout:

Non seulement dans l'Etat, les classes, les groupes, mais encore dans les modes, les opinions courantes, les spectacles, les jeux, les sports, les informations, les relations familiales et privées, et jusque dans les poussées libératrices qui essayent de le contester. (Le Monde, 9-10 janvier 1977).

Mais alors le projet politique s'élargit lui aussi ^{/nous} selon il se dissout: la tâche politique du sémiologue, ou par glissement, de l'intellectuel, ce n'est pas la lutte contre le pouvoir, mais contre les pouvoirs où qu'ils apparaissent. Et il faut aller plus loin encore, du moins dans la théorie, si le pouvoir est partout, qu'il ne dépérit ou ne se dissout que pour reparaître sous d'autres formes tout aussi critiquables, il faut en énoncer la raison:

La raison de cette endurance et de cette ambigüité, c'est que le pouvoir est le parasite d'un organisme trans-social, lié à l'histoire entière de l'homme, et non pas seulement à son histoire politique, historique. Cet objet en quoi s'inscrit le pouvoir, de toute éternité humaine, c'est le langage - ou pour être plus précis - son expression obligée, la langue. Le langage est une législation, la langue en est le code. (Le Monde, 9-10 janvier 1977)

Lancé sur cette bonne voie, le sémiologue n'a plus de raison de s'arrêter et d'ailleurs pourquoi se priverait-il du plaisir de pousser jusqu'à son terme le raisonnement, ne serait-ce que pour aboutir à une belle formule?

Parler, et à plus forte raison discourir, ce n'est pas communiquer, comme on le répète trop souvent, c'est assujettir: toute langue est une réaction généralisée... La langue, comme performance de tout langage n'est ni réactionnaire ni progressiste; elle est tout simplement fasciste; car le fascisme, ce n'est pas d'empêcher de dire, c'est obliger à dire. (Le Monde, 9-10 janvier 1977).

Mais ici le pourfendeur de tous les pouvoirs se rappelle soudain qu'il est un être social à part, membre d'une "société intellectuelle" qui a le triste privilège de ne participer en rien au pouvoir (pouvoir économique et politique) et qui pense donc être autorisé à se situer en extériorité par rapport à lui.

Nous qui ne sommes ni des chevaliers de la foi ni des surhommes, il ne nous reste, si je puis dire, qu'à tricher avec la langue, qu'à tricher la langue. Cette tricherie salutaire, cette esquive, ce leurre magnifique, qui permet d'entendre la langue hors pouvoir dans la splendeur d'une révolution permanente du langage, je l'appelle pour ma part littérature. (Le Monde, 9-10 janvier 1977).

Nous voici presque au terme de cette dérive sémiologique. Il resterait à suivre Barthes dans son abandon au plaisir du texte, dans son combat contre la langue au sein de la langue, dans sa découverte des transgressions utopiques où l'écrivain "qui ne peut plus faire parade" se réfugie, dans sa volonté de "désapprendre" pour mieux goûter la saveur de l'écriture¹⁾. Nous ne le ferons pas ici, car notre projet est ailleurs et nous ne reconnaissons dans cette évolution de la sémiologie barthienne ni la référence initiale à Brecht, ni la contribution à une critique sociale, ni même un projet politique. Même si quelques remarques fulgurantes de Barthes peuvent nous donner à penser qu'il y a communauté d'objectif, trop de points nous paraissent contestables dans la démarche barthienne, que Faye tente au moins (s'il n'y parvient pas toujours) de surmonter.

Le point fondamentalement contestable est que dès l'abord et tout au long de sa démarche le seul point de vue auquel Barthes se place pour réaliser son projet "politique" de critique sociale est celui des intellectuels, comme si leur rapport privilégié au langage, que ce soit à travers la fonction d'enseignants, de chercheurs, ou d'artistes, suffisait à les définir comme une couche sociale particulière, productrice de culture.

Ce qui est obstinément nié dans cette position c'est

1) Nous renvoyons à Marianne HIRSBRUNNER, "Pour une critique de la sémiologie de Roland Barthes", Travaux du Centre de Recherches sémiologiques, no 18, Neuchâtel, juillet 1973.

que la société capitaliste dans laquelle ces intellectuels vivent est divisée en classes et que son histoire est fondamentalement déterminée par la lutte de ces classes pour le pouvoir économique et politique. Barthes voudrait extraire les intellectuels de cette lutte fondamentale, il voudrait leur donner une position d'arbitre, critiquant de l'extérieur cette lutte pour le pouvoir, ce qui le conduit à faire du pouvoir une catégorie a priori, existant indépendamment de la lutte des classes et des formes qu'il prend au cours de son histoire. Mais le pouvoir comme catégorie pure résiste mal comme principe unique expliquant l'histoire: n'a-t-il pas déjà fait l'objet d'une critique radicale et difficilement réfutable de la part de la majorité des historiens et des économistes, même ceux qui ne se réclament pas du matérialisme historique? La critique sociale fondée sur ce principe risquerait d'ailleurs de se retrouver en mauvaise compagnie: avec tous ceux qui en politique mythifient le pouvoir et lui confèrent une valeur purement morale.

Aussi est-il nécessaire de renvoyer le concept de pouvoir à une propriété plus générale de l'espèce humaine, transcendant son histoire telle qu'elle a été décrite en particulier par le matérialisme historique; cette propriété, proprement historique, où le pouvoir peut trouver son origine et ses causes, c'est le langage. Ainsi disparaît l'histoire et la lutte des classes qu'elle incarne, puisqu'un double principe la domine de toute éternité: le langage est pouvoir, le pouvoir est langage. Ce qui était, avec Brecht, une proposition partielle dont il fallait explorer les conséquences au sein d'une démarche critique et à partir d'une position de classe nettement marquée (l'intellectuel avait à choisir entre l'acceptation du langage nazi ou sa critique du point de vue du mouvement ouvrier marxiste) est devenu une proposition à valeur universelle, par laquelle les intellectuels croient pouvoir proposer leur point de vue comme alternative théorique et politique parce qu'ils sont "ailleurs" que dans la lutte des classes. Mais le résultat a quelque chose de dérisoire quand on le mesure non plus à la pureté des concepts théoriques ou à la saveur du plaisir de l'écriture, mais à sa force de critique sociale concrète, c'est-à-dire à sa capacité de s'inscrire dans les

mouvements sociaux actuels. Quelles armes critiques trouve-t-on dans l'affirmation générale que toute langue "implique une relation fatale d'aliénation" (nous soulignons), si l'on se refuse à prendre d'abord en considération la lutte du prolétariat contre une aliénation autrement plus fondamentale et concrète: l'extorsion de la plus-value par le salariat, qui fonde, dans le système capitaliste tout au moins, toutes les autres formes d'aliénation, et donc aussi l'aliénation par le langage?

La lutte contre le fascisme peut-elle en aucune façon s'appuyer sur cette définition: "le fascisme...c'est d'obliger à dire", si l'on ne prend d'abord en considération ce qui a fait le fascisme et ses innombrables destructions: nous voulons parler des contradictions historiques du capitalisme à l'échelle internationale, du dévoiement bureaucratique du mouvement ouvrier international et des échecs du prolétariat qui en résultèrent?

Peut-on entrevoir une solution quelconque aux crises actuelles du capitalisme et du stalinisme dans cette "tricherie de la langue" et cette "révolution permanente du langage" que Barthes appelle: "la littérature", sans l'inscrire d'abord dans ces tricheries sociales qui ont nom: droit de grève, occupation des terres, expropriation, auto-défense, conseils ouvrier, internationalisme, et qui constituent autant de révolutions pour l'émancipation du prolétariat? Que faire enfin du "pouvoir" comme "catégorie discursive" en cours de dissolution, si l'on ne reconnaît pas que sous ses formes en apparence dissolution -et le pouvoir discours n'en est qu'une parmi d'autres-, le pouvoir garde plus que jamais des formes concrètes qui sont la propriété des moyens de production, la domination de l'état et de ses divers appareils qu'ils soient répressifs ou idéologiques, si l'on ne reconnaît pas qu'il est impossible de faire l'économie d'une critique théorique et pratique de ces formes actuelles du pouvoir, et que le principe de plaisir et de transgression n'aide pas à résoudre les problèmes que ces dernières posent? Mais tout ceci, apparemment, ne concerne plus les intellectuels de Barthes: leur science est ailleurs, leurs combats aussi. En fait dans sa démarche, Barthes rejoint et exprime sur le plan du langage les positions d'un

courant de pensées non négligeable en France qui a vécu la crise sociale de mai 1968 à travers ses effets parmi les intellectuels notamment enseignants. Que cette crise ait été plus violemment ressentie dans l'appareil de l'enseignement, cela ne fait guère de doute, puisque c'est là précisément qu'elle a éclaté. Fallait-il pour autant donner à ce qui n'était que des effets nullement secondaires par ailleurs une portée générale excluant l'histoire qui a conduit à mai 1968? De cette révolution manquée, ces intellectuels n'ont retenu que l'émergence dans la crise d'une autre vie possible dans laquelle le désir et le plaisir ne seraient pas soumis aux impératifs du pouvoir économique et politique, mais dans leur théorisation de ce phénomène ils ont effacé l'histoire, les classes sociales et leurs luttes pour ne retenir que la relation antagonique entre le désir et le pouvoir.

Dès lors, le pouvoir n'était plus à conquérir, mais à dissoudre par l'affirmation, à tous les niveaux de son principe opposé: la réalisation du désir, trichant en quelque sorte la vie sociale. La démarche de Barthes sur le langage est strictement parallèle. Il enrichit seulement le postulat fondamental: ce n'est pas seulement la libido qui transcende l'histoire et ses luttes, c'est aussi le langage qui lui est intimement lié. Et l'on peut alors affirmer, mais Barthes ne le fait pas explicitement, que le langage, comme l'inconscient, n'a pas d'histoire, et que la seule histoire concevable c'est celle des tricheries successives avec la langue: la littérature.

Face à cette dérive, la perspective d'une sociologie des langages est moins facile, moins séduisante, plus risquée aussi. Elle refuse la démission de l'écrivain ou plus généralement de l'intellectuel si l'on veut garder provisoirement cette catégorie; face à la situation actuelle des luttes de classes pour le pouvoir, l'écrivain ou le chercheur ne peut se réfugier ni dans le plaisir de l'écriture ni dans les certitudes de la science. Il refuse de tomber dans l'illusion selon laquelle la science, fût-elle la science générale des signes et le plaisir, tiendraient lieu de prise de position politique dans les crises actuelles qui secouent l'institution dont il dépend. Son combat n'est par ailleurs que dans les luttes qui opposent les classes sociales pour le pouvoir économique, politique et

idéologique et qui traversent également les institutions où le travail porte sur le langage. Quand bien même l'écrivain, le chercheur ou l'enseignant voudraient se situer ailleurs, leur pratique, qu'elle soit théorique ou politique, s'inscrit dans l'ensemble des rapports de forces sociaux où il existe des dominants et des dominés. A vouloir traquer tous les pouvoirs, on risque fort, quel que soit le discours subversif que l'on tient, de se retrouver du côté des dominants que l'on prétendait dénoncer.

Refusant d'être ainsi "ailleurs", la démarche empirique et critique de la sociologie des langages rencontre des problèmes théoriques plus malaisés à résoudre:

- elle n'évacue pas d'un trait de plume la relation difficile entre position politique et théorie scientifique, elle cherche à l'explorer;
- elle ne biffe pas grâce à une formule ("la langue...est tout simplement faciste") les relations difficiles entre une théorie du langage et l'histoire des luttes de classes; elle ne cherche pas à "désapprendre", à ce propos elle cherche à en savoir plus;
- elle ne cherche pas une nouvelle théorie révolutionnaire, elle s'interroge sur les conditions dans lesquelles une critique de la fonction narrative pourrait doter la théorie marxiste d'une arme supplémentaire.

Parvient-elle sur tous ces points à des solutions qui nous satisfont? Ne court-elle pas notamment le risque de ne pas pouvoir répondre à l'ensemble des problèmes qu'elle soulève à la fois? Nous aurons à l'examiner à la lumière d'autres démarches qui elles aussi s'opposent à la démarche sémiologique, sans pour autant converger avec les positions de Faye.

B. 1965, Noam Chomsky: pour une dénonciation du discours de l'impé-
rialisme américain

D'un point de vue très différent de celui de l'écri-
vain politique Brecht, et dans un autre contexte historique, Noam
Chomsky a développé à partir de 1965 une activité politique impor-
tante. Parallèlement à la poursuite de ses recherches en linguistique
formelle, il a entrepris depuis cette date de dénoncer, par ses écrits¹⁾
notamment le système politique américain et les méfaits de l'impéria-
lisme dans divers pays du tiers monde et particulièrement dans la pé-
ninsule indochinoise pendant la guerre du Vietnam.

Nous voudrions poser ici une question généralement
passée sous silence: existe-t-il une relation entre les théories
chomskyennes sur le langage et l'engagement politique de Chomsky? Dans
la tradition universitaire cette question n'est pas posée. Les travaux
de Chomsky y sont généralement présentés sous deux aspects distincts,
d'un côté sa théorie scientifique, de l'autre sa "philosophie", consi-
dérée par les linguistes comme inintéressante, mais peu encombrante pour
l'avancement de leur science. Quant à sa pratique politique, elle
est "ailleurs", inexistante pour la science, bonne tout juste à enrichir
une notice biographique ou à étoffer le revers de la couverture de l'un
de ses ouvrages. De ce point de vue, notre démarche apparaîtra comme
marginale, voire inessentielle, et il est exact que nous allons sui-
vre ici les marges des recherches théoriques de Chomsky, seules recon-
nues par l'institution de la recherche scientifique.

Pourtant en posant cette question, nous voulons
justement critiquer la coupure établie entre les domaines de la scien-
ce (le "discours vérifiable"), de la philosophie (le "discours invéri-
fiable") et de la politique (la "pratique fondée sur un discours invéri-
fiable").

1) Citons notamment:

L'Amérique et ses nouveaux mandarins (1968). Paris, Seuil, 1969,
trad. franç., 333 p.

Guerre en Asie. Paris, Hachette

Bains de sang. Paris, Seghers/Laffont, 1974, "coll. Change",

196 p. Trad. franç. par Marie-Odile et Jean Pierre Faye de N. Chomsky
& E.S. Herman: Counterrevolutionary Violence/Bloodbaths in Fact and
Propaganda, (1973).

For Reasons of State. Fontana/Collins, 1973.

Paix et guerre au Proche-Orient. Paris, 1974, trad. franç.

rifiable¹⁾). Car cette coupure est avant tout le résultat, historiquement explicable, de divisions institutionnelles qui visent précisément à masquer les relations profondes existant entre le développement d'une science et la conjoncture historique où il se produit. Il importe donc pour notre recherche de cerner plus précisément le lien entre la pratique politique et la production scientifique, et par là même d'aborder une question centrale à nos yeux. Cette question, présente dans l'oeuvre de Chomsky, doit néanmoins être abordée avec prudence. A maintes reprises, celui-ci a évoqué les liens entre sciences humaines, philosophie, théorie de la connaissance, théorie du langage et action politique. Pourtant, on aurait quelque peine à trouver une véritable articulation théorique entre les deux pôles de la production chomskyenne. Nous aimerions donc explorer cette production sous ces deux aspects, d'une part une recherche théorique sur le langage, de l'autre une pratique politique, pour faire apparaître les différences avec la position de Brecht, pour mieux cerner la tentative de Faye, enfin pour introduire à la discussion d'une quatrième position sur laquelle nous reviendrons plus tard, celle d'une théorie de l'articulation entre le langage, l'histoire et la politique telle qu'elle est exprimée par M. Pêcheux dans ses travaux.

Le point de départ des écrits politiques de Chomsky, c'est un refus global, non rationalisé, "apolitique", de la guerre américaine au Vietnam. Refus que Chomsky reconnaît tardif, puisqu'il ne se situe qu'en 1965, soit dix ans après le début de l'ingérence américaine. A partir de ce refus, Chomsky a entrepris d'établir un acte d'accusation contre le système politique américain, mais c'est comme à regret qu'il s'est contraint à mener ce travail comme une recherche documentée, rationalisée, argumentée.

Dès l'instant où l'on s'engage dans le domaine des arguments et des objections, dans le domaine de la tactique et des possibilités techniques, des notes explicatives et des citations, dès l'instant où

L'on accepté la légitimité même d'un débat sur certaines questions, on perd, on a déjà perdu, le sens de l'humain. Voilà le sentiment que je ne peux guère m'empêcher d'éprouver quand j'entreprends d'établir un acte d'accusation contre la guerre américaine au Vietnam. (1)

Néanmoins, malgré ce sentiment initial, purement moral --sentiment qui implique dans une certaine mesure une coupure radicale entre toute activité rationnelle, la recherche théorique par exemple, et toute prise de position morale ou politique, Chomsky a été amené progressivement à construire une théorie politique qui englobe nombre de considérations sur la place et la formation du langage dans la société.

L'étude du système politique américain et ses transformations durant les années soixante, nécessitées notamment par les impératifs de la guerre au Vietnam, a conduit Chomsky à dénoncer tout particulièrement le rôle d'une partie des intellectuels, appartenant aux grandes universités de la côte est. Dans cette intelligentsia, il distingue d'une part les spécialistes des sciences exactes enrôlées depuis longtemps dans l'appareil technico-militaire et d'autre part les spécialistes des sciences humaines dont le rôle s'est considérablement accru depuis la deuxième guerre mondiale sous l'influence de divers facteurs: accès au pouvoir et à l'argent, idéologie libérale dominante, spécialisation de plus en plus poussée. En eux Chomsky dénonçait les nouveaux mandarins de l'Amérique. Sous couvert d'objectivité scientifique, reposant sur les illusions de la quantification du comportement humain (tests et statistiques), ces spécialistes, psychologues, sociologues, politologues, ont construit un vaste discours de propagande pour soutenir l'effort de guerre américain et ont fait appliquer au Vietnam des méthodes de pacification rejoignant et dépassant dans leur subtilité les méthodes fascistes. Outre la dénonciation de ces méthodes elles-mêmes, Chomsky a cherché à démonter l'appareil de propagande construit sur ce qu'il appelle "la rhétori-

1) L'Amérique et ses nouveaux mandarins, p. 11.

que des sciences du comportement" (Op. cit., p. 239). Pour engager correctement la lutte contre cet appareil, il proposait de définir de nouveaux objectifs pour le système scolaire. Les écoles devraient notamment "se défendre contre les assauts du gigantesque appareil de la propagande gouvernementale, contre les déformations propres aux moyens de communication de masse..." (Op. cit., p. 199). Mais, ajoutait-il,

La situation comporte également une autre leçon pour les écoles, une leçon qui devrait particulièrement toucher les enseignants, bombardés depuis quelques années de conclusions péremptoires sur ce qui a été "démonstré" relativement à la connaissance humaine, au langage, etc. Les sciences humaines devraient être étudiées attentivement, non seulement pour leur valeur intrinsèque, mais aussi pour leur limite: l'étudiant doit être amené à comprendre que les sciences humaines n'ont pas grand chose à dire sur les problèmes réellement importants intéressant l'homme et la société. De plus, les sciences humaines devraient être examinées par rapport aux sciences physiques, l'étudiant arrivant ainsi à mesurer clairement les limites du contenu intellectuel des sciences humaines.

Nous relevons dans ces citations trois points que nous voudrions maintenant développer et exemplifier à l'aide de divers articles de Chomsky.

Tout d'abord il s'agit de s'armer contre la propagande. Pour cela, il faut en connaître les mécanismes; dans Bains de Sang (1973), Chomsky s'appuyant sur un matériel abondant (déclarations officielles, rapports confidentiels, articles de presse, etc.) démonte l'expression "bloodbath" et les divers discours construits autour d'elle. Il montre, preuves reconnues à l'appui (massacre de My Lai, etc.), comment une ligne stratégique qui perpétrait consciemment des massacres, était présentée, et acceptée, comme rempart humanitaire aux bains de sang imputés aux ennemis. Mettant en parallèle les documents officiels ou officieux produits à propos de divers massacres récents, au Pakistan, au Burundi, en Indonésie, aux Philippines, en Indochine, il montre comment se dégage des discours l'idée que certains bains de sang peuvent être considérés comme "bénins", voire même constructifs. D'autres, au contraire, sont élevés, par les médias, notamment, à la hauteur de mythes, dont les récits, parfois même fictifs au départ, s'amplifient et se renforcent dans leur circulation à travers "l'opinion politique". Ces bains de sang mythiques, comme les bains de sang constructifs occupent une place importante dans la stratégie améri-

caine, et Chomsky décrit comment ces divers récits s'intègrent dans ce qu'il appelle "la gestion des atrocités". En deuxième lieu, il faut selon lui dénoncer la participation active des sciences humaines à ces entreprises de propagande; il faut donc marquer précisément les limites des sciences humaines, de l'histoire, de la sociologie, de la psychologie.

Elargissant alors son objet initial concret, la guerre du Vietnam, Chomsky s'est attaché à faire apparaître au sein même des sciences sociales des positions de classes. Ainsi, dans une longue étude à propos de la guerre civile en Espagne¹⁾, il montre comment une série d'historiens, sous l'emprise de leur respect fondamental pour toute "élite" culturelle ou politique, a été amenée:

- 1° à négliger ou falsifier de nombreux faits qui appuyaient la solution radicale, c'est-à-dire la révolution sociale par la collectivisation des moyens de production, la constitution de conseils ouvriers et paysans autonomes, l'armement direct du prolétariat, comme seul moyen de lutter efficacement contre l'insurrection franquiste;
- 2° à justifier la répression que le gouvernement républicain, soutenu par le parti communiste stalinien, fit subir aux conseils ouvriers de Catalogne et à leurs organisations, la C.N.T. et le P.O.U.M.;
- 3° finalement, par voie de conséquence, à faire accepter, malgré eux, la solution finale et sanglante: l'imposition d'un régime fasciste en Espagne.

Marquer les limites des sciences humaines conduit ainsi Chomsky à dénoncer sur plusieurs points l'asservissement contre-révolutionnaire des chercheurs. Jusqu'ici sa démarche est essentiellement politique, et en quelque sorte parallèle et sans point de contact direct avec sa démarche scientifique, bien qu'à plusieurs reprises Chomsky soit amené à formuler des propriétés du langage éclairant son rôle dans la propagande ou plus généralement dans les rapports sociaux et politiques. Mais nous pouvons nous demander -ce sera le dernier point sur lequel nous voulons insister ici- si de tels

1) "Objectivité et culture libérale", in L'Amérique et ses nouveaux mandarins, pp. 208-329.